

« ELLE EN AVAIT DES CHEVAUX », Joy Harjo : EXTRAITS

APPELEZ ÇA "PEUR"

Il y a cette arrête où les ombres
et les os de certains d'entre nous marchent
à l'envers.
Parlent à l'envers. Il y a cette arrête.
Appelez ça un océan de peur du noir. Ou
nommez le par d'autres chants. Sous nos côtes
nos cœurs sont des étoiles sanglantes. Brillent,
brillent, et les chevaux dans leur galop en vol
frappent la courbe des côtes.

Battement de cœur
et reprise du souffle
brusquement. Respire
à l'envers.
Il y a cette arrête
en moi

Je l'ai vu une fois
un dimanche matin d'août
quand la fournaise n'arrivait plus
à quitter cette terre. Et Bonnechance
était assis avec moi dans le
coffre.
Nous n'avions jamais franchi
l'arrête du
chant à quatre heures du matin.
Nous avons seulement voulu parler, entendre
une autre voix, n'importe laquelle, avec qui s'accrocher à la vie_

Et il y avait cette arrête
pas l'à pic des montagnes de sable rocheuses
os de terre volcanique saillant

d'Albuquerque.
Pas cela,
mais la corde d'ombre
des chevaux qui martèlent
et m'extirpent de mon
ventre,
pas pour me jeter dans le Rio Grande
mais dans la musique
se dégageant à peine

Chants d'église du dimanche
à la radio. Batterie à
plat mais les voix
parlent à l'envers.

ANCRAGE

à Audre Lorde

Cette ville est faite de pierre, de sang, et de poisson.
Les Monts Chugatch sont à l'est
et la baleine et le phoque sont à l'ouest.
Cela n'a pas toujours été, parce que les glaciers
sont ces fantômes de glace qui créent des océans, découpent la terre
et sculptent cette ville ici, à partir du son.
Ils nagent à rebours dans le temps.

Il était une tempête de terre bouillante de laquelle craquelèrent
les rues et jaillit la ville.
Tout est tranquille maintenant, mais sous le béton
la terre mijote,
et par-dessus, l'air
qui est un autre océan, où des esprits que nous ne voyons pas
dansent rien se remplissent la panse
de caribou rôti, et la prière
continue, s'étend.

Nora et moi nous promenons le long de la Quatrième Avenue
sachant que tout cela est en train de se produire.
Nous voyons la Grand-mère de quelqu'un, une Athabaskane,
repliée sur un banc public, l'odeur de deux cent ans
de pisse et de sang, ses yeux fermés sur quelque
noirceur insoupçonnée, dans laquelle elle s'enterre
avec une douleur où plus rien n'a de sens.

Nous respirons, marchons toujours, mais plus doucement,
les nuages tournoient dans l'air au-dessus de nous.
Que pourrions nous dire qui nous permette de mieux
comprendre que nous ne savons déjà ?
Rien, sauf de parler de sa terre et de la reconnaître
comme faisant partie notre propre histoire, et savoir que nos rêves
ne s'arrêtent pas ici, à deux pâtés de maison de l'océan
où nos cœurs battent à tout rompre contre la rive boueuse.

Et je pense au quartier de la prison sur la Sixième Avenue, où vivent surtout
des indigènes et des hommes noirs, c'est là qu'Henry raconte s'être fait tirer dessus
à huit reprises devant un magasin de vins et spiritueux à L.A., mais quand
la voiture s'est éloignée à toute vitesse il eut la surprise d'être encore en vie,
aucune trace d'impact, tu le crois ça, et sept cartouches éparpillées
sur le trottoir tout autour de lui.

Ça a fait rire tout le monde tellement son histoire était invraisemblable,
et pour autant la pure vérité. Parce que qui croirait
la fantastique et terrible histoire de notre survie à tous
ceux qui n'auraient jamais dû

survivre ?

À ALVA BENSON, ET À TOUS CEUX QUI ONT APPRIS À PARLER

Et la terre a parlé quand elle est née.
Sa mère l'a entendue. Elle lui a répondu en navajo
en s'agenouillant sur le sol
pour donner naissance. C'est arrivé maintenant,
un maintenant se mettant lui-même au monde encore et encore
entre les jambes des femmes.

Ou peut-être était-ce à l'Indian Hospital
de Gallup. La terre parlait encore sous
le mortier et le béton. Elle poussait de toutes ses forces
contre les étriers en métal, et ils lui attachèrent les mains
parce qu'elles en disaient encore trop alors qu'ils
étouffaient ses cris. Mais son corps continua
à parler et l'enfant naquit entre leurs
mains, et l'enfant appris à parler
avec deux voix.

Elle grandit en parlant le navajo, l'anglais
et regarda la terre où elle vivait ciller et changer
avec les gens dans les petites et dans les grandes villes
qui apprenaient à ne pas entendre le sol tourner
sous eux. Elle apprit à parler au nom du sol,
la voix montant en elle comme des racines qui
ont longtemps crié sécheresse. Sa propre fille
vînt au monde, comme elle, dans un seul lieu
ou partout à la fois, de sorte qu'elle puisse partir, sauter
dans le son qu'elle entendait depuis toujours,
une voix d'eau, comme si les dieux tissaient
sur le couchant avec un rai de lumière écarlate.

L'enfant entend des noms dans son sommeil à présent.
Qui deviennent d'autres noms, et d'autres noms encore.
C'est la terre qui chuchote, et le Mont Saint Helens
entre en éruption comme le mouvement harmonique de l'enfant qui tourne
dans le ventre de sa mère, en attendant de naître
pour commencer un autre temps.

Ainsi vivons nous, donnant naissance et nous
regardant mourir, encore et encore.
Et la terre tourne sous nos pieds
ainsi parle t-elle.

LA FEMME SUSPENDUE À LA FENÊTRE DU TREIZIÈME ÉTAGE

Elle est la femme suspendue à la fenêtre du treizième étage. Ses mains s'agrippent à en blanchir aux moulures de béton de l'immeuble. Elle est suspendue à la fenêtre du treizième étage à Chicago, des oiseaux tournoient au-dessus de sa tête. Se faisant halo, ou tempête de verre attendant de la déchiQUETER.

Elle pense gagner sa liberté.

La femme suspendue à la fenêtre du treizième étage dans les quartiers est de Chicago n'est pas seule. Elle est mère de famille, du bébé, Carlos et de Margaret, et de Jimmy, l'aîné. Elle est la fille de sa mère et le fils de son père. Elle est plusieurs morceaux entre ses deux ex-maris. Elle est chaque femme des appartements de l'immeuble, qui restent à la regarder, à se regarder elles-même.

Quand elle était jeune elle raclait le riz sauvage de son assiette dans des pièces aux murs de bois chaleureux. C'était plus loin au nord et c'était elle alors, le bébé. Elle qu'ils berçaient.

Elle voit le Lac Michigan laper ses rives à elle. C'est un trou d'eau vertigineux et les riches vivent sur son pourtour dans de grandes maisons de verre. À certains endroits le Lac Michigan parle sans heurt, ici, il ne fait que bredouiller et forcer le passage contre l'asphalte. Elle voit d'autres immeubles comme le sien. Elle voit d'autres femmes suspendues haut à d'autres fenêtres comptant leurs vies dans la paume de leur main et dans la paume des mains de leurs enfants.

Elle est la femme suspendue à la fenêtre du treizième étage côté Indien de la ville. Son ventre ramolli par la naissance de ses enfants, son Levi's usé lui tombant sous la taille, et puis ses pieds, et puis son cœur. Elle pendouille.

La femme suspendue à la fenêtre du treizième étage entend des voix. Elles lui parviennent la nuit quand les lumières s'affaiblissent. Parfois ce sont des chatons miaulant et grattant à la porte, parfois la voix de sa grand-mère, et parfois ce sont d'immenses hommes de lumière qui lui chuchotent de se lever, se lever, se lever. C'est là qu'elle aimerait avoir un autre enfant auquel elle puisse s'accrocher dans la nuit, pour pouvoir retomber dans ses rêves.

Et la femme suspendue à la fenêtre du treizième étage entend d'autres voix. Certaines lui crient de sauter, d'en bas, elles la pousseraient si elles pouvaient. D'autres pleurent doucement

sur le trottoir, ramassent leurs enfants comme des fleurs et les rassemblent dans leurs bras. Ils l'aideraient, comme s'il s'agissait eux-même. Mais elle est la femme suspendue à la fenêtre du treizième étage, et elle sait que sa vie ne tient qu'à ses propres doigts, sa propre peau, son propre fil d'indécision.

Elle pense à Carlos, à Margaret, à Jimmy.
Elle pense à son père, et à sa mère
elle pense à toutes les femmes qu'elle a été, à tous les hommes. Elle pense à la couleur de sa peau, et aux rues de Chicago, et aux chutes d'eau et aux grands pins.
Elle pense aux nuits éclairées de lune, et aux orages froids du printemps.
Son esprit jacasse comme le néon des bars de la rive nord.
Elle pense à la solitude de quatre heures du matin qui l'a repliée sur elle même comme l'eut fait la mort, discordante, sans logique ni conclusion heureuse. Ses dents se cassent sur les bords.
Elle parlerait si elle pouvait.

La femme pend à la fenêtre du treizième étage pleurant la beauté perdue de sa propre vie. Elle voit le soleil se coucher à l'ouest sur la plaine grise de Chicago.
Elle croit se souvenir d'avoir écouté sa propre vie lui échapper, comme elle tombe de la fenêtre du treizième étage des quartiers est de Chicago, ou comme elle remonte en escaladant pour se revendiquer à elle-même une fois encore.

OURS BLANC

Elle commence à embarquer pour le vol
d'Albuquerque. Nuit tardive.
Mais s'arrête dans le tunnel de tôle ondulée,
un espace entre partir et rester,
où le ciel nocturne attrape

sa vie entière

elle se sent parfois comme une femme
en équilibre sur un cœur de nickel boisé
s'approchant d'ici ou
de là, Tulsa ou New York
armée de couteaux ou de farine de maïs.

Sur le dernier vol quelqu'un a parlé
de la fois où le pilote, venant de Seattle,
avait décrit un cercle
au dessus du Mont Saint Helens ; elle ne dit
rien (mais elle a vu l'éruption
quand la terre commence
à s'ouvrir en deux, dans une naissance
violente).

Elle regarde les lumières jaunes
des villes vaciller sous l'avion,
s'affaiblir et tomber à la renverse. Quelque part,
rêve t-elle, marche une ourse blanche
venue du nord ; elle descend, bougeant ses pattes
comme une longue nuit arctique, ce genre
de cercle là, et le monde entier s'équilibre
entre des sculptures d'ébène et de glace

dur, si dur

les nuits noir clair
comme les yeux de sa fille, et la lune
blanc ourse, creusée comme un berceau
d'ivoire se balançant vers l'arrière, et qui peut pencher
des deux côtés

toute obscurité

est une porte sur la lumière.

SQUELETTE D'HIVER

Ces temps d'hiver
j'ai gardé le silence
comme une montre de blanc
toujours à l'heure
 un vieil os
vide comme le squelette d'un poisson
à marée basse.
Il fait presque trop sombre
 pour y voir
dans ces matins d'ébène
mais la mémoire demeure,
l'autre regard
ainsi j'y vois encore.

Les lapins se font déchiqueter par
les voitures roulant de nuit
mais réapparaissent de l'autre
côté, sans une égratignure
le souffle doux
comme une absence de peur.

Et le son est lumière, il est
mouvement. Le soleil tourne
et chante.

Il existe encore d'anciens
symboles
 vivants
j'ai bel et bien dansé avec le cheval de Solutré
bien des années et des naissances plus tard
près du mur de la caverne
quand l'hiver touche à sa fin.

Une bascule dure comme la dent
dans mon ventre resurgit,
quelque chose résonne
que de rêves oubliés,
 en hiver.

Je suis une mémoire vivante
 pas seulement un nom
mais une étoffe finement ouvragée
sur cette toile de mouvement,
je veux dire : terre, ciel, étoiles tournant autour
de mon cœur

 centrifuge.

RAPPELLE TOI

Rappelle toi le ciel sous lequel tu es né,
connais l'histoire de chaque étoile.

Rappelle toi la lune, sache qui elle est.

Rappelle toi la naissance du soleil à l'aube, c'est le
point le plus puissant du jour. Rappelle toi le couchant
et l'abandon à la nuit.

Rappelle toi ta naissance, comme ta mère s'est battue
pour te donner corps et souffle. Tu es la preuve qu'elle
a vécu, comme elle pour sa mère, et ainsi de suite.

Rappelle toi ton père. Lui aussi vit en toi.

Rappelle toi la terre dont tu es la peau :

terre rouge, terre noire, terre jaune, terre blanche
terre brune, nous sommes terre.

Rappelle toi les plantes, les arbres, les animaux qui eux aussi ont leur
propre clan, leur famille, leur histoire. Parle leur,
écoute les. Ce sont des poèmes vivants.

Rappelle toi le vent. Rappelle toi sa voix. Elle sait
l'origine de l'univers.

Rappelle toi que tu es dans chaque personne et que chaque personne est
en toi.

Rappelle toi que tu es dans cet univers et que cet
univers est en toi.

Rappelle toi que tout est en mouvement, grandit, en toi.

Rappelle toi que la parole vient de là.

Rappelle toi la danse qu'est la parole, qu'est la vie.

Rappelle toi.

NOUVELLE-ORLÉANS

Ici c'est le sud. Je cherche la trace
d'autres Creeks, des vestiges de voix,
ou des os bruns comme le tabac qui descendraient
le long des rues Conti, Royal, ou Decatur.
Près du marché français j'aperçois un cheval bleu
pétrifié dans la roche glaciale au beau milieu
d'une place. Embarqué jusqu'ici par les espagnols lors
d'une traversée sans fin qui le rendit fou
et furieux. Ils l'ont enfermé dans la roche
bleue, m'a dit
ne parle pas.

Je sais qu'il n'y a pas que le cheval
qui soit devenu fou.

Non loin de là se trouve une boutique pleine d'ivoire et de couteaux.
Et de pierres rouges. L'homme derrière le
comptoir n'a pas conscience d'être entouré
de pierres magiques. Il faudrait qu'il s'en rende compte
avant qu'elles le détruisent. Ces choses là
ont une mémoire,
vous savez.

J'ai une mémoire.
Ça nage en sang profond,
un delta dans la peau. Ça nage depuis l'Oklahoma,
profondeurs du fleuve Mississippi. Pour porter mes
pas dans ces endroits : le Quartier Français,
des pièces rances, le soleil derrière des nuages épais et
humides, et j'entends des bateaux se traîner pour descendre
ou remonter le fleuve.

Mon esprit est venu pour se saouler.
Mon esprit est venu pour se saouler.
Le sang est le courant souterrain.

Il est des voix enterrées dans les boues du Mississippi.
Il est des ancêtres et des enfants à venir
enterrés sous les courants dérangés par
les bateaux de plaisance qui le descendent et le remontent.
Il est des histoires faites de mémoire.

Je me rappelle DeSoto. Il est enterré quelque part dans
ce fleuve, ses os ont coulés comme le trésor
doré pour lequel il parcourut la moitié du globe,
venu chercher des cités d'or, pour danser le long de rues étincelantes
d'or frappé avec des femmes de soie.

Il aurait mieux fait de rester chez lui.

(Les Creeks ont entendu parler de lui bien
avant qu'il arrive en ville.
Ils ont rêvé de lames d'argent
et de croix.)

Ils savaient aussi qu'il était l'un de ceux
dont les désirs sont trop gros pour
leur cœur.

(Et DeSoto pensait désirer de l'or.)

Les Creeks vivaient dans des cités de terre,
et non d'or,
ils tissaient des enfants, pas de l'or.
Ce n'est pas ce que DeSoto pensait vouloir trouver.
Les Creeks savaient cela, et le noyèrent dans
le fleuve Mississippi
pour qu'il n'aie pas à s'y noyer lui-même.

Peut-être que c'est son corps que je cherche pour
me convaincre. Pour avoir une autre preuve de
l'existence de ma mémoire.
Mais il a du réussir à s'en aller, d'une façon ou d'une autre,
car j'ai vu la Nouvelle-Orléans,
les immeubles de dentelle et de soie,
les tramways sur des chemins d'argent frappé,
des tombes qui surgissent d'une terre attendrie par la pluie,
des boutiques vendant des poupées de négresses
avec des bébés blancs dans les bras.
Et je sais que j'ai vu DeSoto,
prendre un verre sur Bourbon Street,
fou et furieux
dansant avec une femme aussi dorée
que le fond du fleuve.

ELLE EN AVAIT DES CHEVAUX

Elle avait des chevaux qui étaient des corps de sable.
Elle avait des chevaux qui étaient des cartes dessinées au sang.
Elle avait des chevaux qui étaient des peaux sur l'eau de l'océan.
Elle avait des chevaux qui étaient l'air bleu du ciel.
Elle avait des chevaux qui étaient la fourrure et les dents.
Elle avait des chevaux qui étaient l'argile, cassants.
Elle avait des chevaux qui étaient des bris de falaise rouge.

Elle en avait des chevaux.

Elle avait des chevaux aux yeux de trains.
Elle avait des chevaux aux cuisses pleines et brunes.
Elle avait des chevaux qui riaient trop.
Elle avait des chevaux qui jetaient des pierres contre des maisons de verre.
Elle avait des chevaux qui léchaient des lames de rasoir.

Elle en avait des chevaux.

Elle avait des chevaux qui dansaient dans les bras de leur mère.
Elle avait des chevaux qui pensaient être le soleil et dont
le corps brillait et brûlait comme les étoiles.
Elle avait des chevaux qui dansaient la valse sur la lune.
Elle avait des chevaux qui étaient bien trop timides, et restaient immobiles
dans des boîtes qu'eux même s'étaient construits.

Elle en avait des chevaux.

Elle avait des chevaux qui aimaient les chansons à danser Creeks.
Elle avait des chevaux qui pleuraient dans leur bière.
Elle avait des chevaux qui crachaient sur les hommes-reines qui leur
renvoyaient leur propre peur.
Elle avait des chevaux qui disaient ne pas avoir peur.
Elle avait des chevaux qui mentaient.
Elle avait des chevaux qui disaient la vérité, dénudés
de leur langue.

Elle en avait des chevaux.

Elle avait des chevaux qui se nommaient eux-même, *cheval*.
Elle avait des chevaux qui se nommaient eux-même, *esprit*, et gardaient
leur voix secrète et pour eux seuls.
Elle avait des chevaux sans noms.
Elle avait des chevaux avec des pleins livres de noms.

Elle en avait des chevaux.

Elle avait des chevaux qui chuchotaient dans le noir, qui avaient peur
de parler.
Elle avait des chevaux qui hurlaient de peur face au silence, armés
de couteaux pour se protéger des fantômes.

Elle avait des chevaux qui espéraient la destruction.
Elle avait des chevaux qui espéraient la résurrection.

Elle en avait des chevaux.

Elle avait des chevaux qui s'agenouillaient devant le moindre sauveur.
Elle avait des chevaux qui pensaient que leur valeur leur conférait le salut.
Elle avait des chevaux qui essayaient de la sauver, qui rampaient dans son lit la nuit venue et priaient en la violant.

Elle en avait des chevaux.

Elle avait des chevaux qu'elle aimait.
Elle avait des chevaux qu'elle haïssait.

Tous ces chevaux étaient un.

JE TE REND

Je te libère, ma magnifique et terrible peur. Je te libère. Tu étais ma jumelle adorée et je te détestais, mais maintenant, je ne te reconnais plus. Je te libère avec toute la douleur qui m'étreindrait à la mort de mes enfants.

Tu n'es plus le sang de mon sang.

Je te rend aux soldats
qui mirent le feu à ma maison, décapitèrent mes enfants,
violèrent et sodomisèrent mes frères et sœurs.
Je te rend à ceux qui nous prirent la
nourriture de la bouche quand nous mourions de faim.

Je te libère, peur, parce que tu me mets
ces images sous le nez et que je suis née
avec des yeux qui ne ferment pas.

Je te libère
Je te libère
Je te libère
Je te libère

Je n'ai pas peur de me mettre en colère.
Je n'ai pas peur de me réjouir.
Je n'ai pas peur d'être noire.
Je n'ai pas peur d'être blanche.
Je n'ai pas peur d'avoir faim.
Je n'ai pas peur d'être rassasiée.
Je n'ai pas peur d'être haïe.
Je n'ai pas peur d'être aimée.

d'être aimée, d'être aimée, peur.

Oui tu m'as étranglée, mais je t'avais donné la laisse.
Tu m'as éventrée mais je t'avais donné le couteau.
Tu m'as dévorée, mais je m'étais allongée au milieu des flammes.

À nouveau je m'appartiens, peur.
Tu n'es plus mon ombre.
Je ne te tiendrai pas dans mes mains.
Tu ne peux plus vivre dans mes yeux, mes oreilles, ma voix
mon ventre, ou dans mon cœur mon cœur
mon cœur mon cœur

Mais viens là, peur
Je suis en vie et tu as tellement peur
de mourir.